

Ironie

Ironie

Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°213 – Mars/Avril 2022

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

Face à la nature

« Toutes les idées sont vides quand la grandeur ne peut plus être rencontrée dans l'existence de chaque jour. »

Guy Debord – *In girum imus nocte et consumimur igni* – 1978

« “Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis.”

Là nous sommes avec le révolutionnaire Lucrèce, au chant XX de son *De natura rerum* :

“Si nos sens ne sont pas véridiques, tout notre raisonnement doit être aussi faux.” »

Philippe Sollers – *Centre* – 2018

Chez Sollers la nature est le contrepoison et le contrepoint de la société... Il agrmente ses observations poétiques de métaphores sur la musique, les sens, les Grecs, les Chinois, la peinture...

La Nature est cryptée et est structurée comme un langage. Le langage des oiseaux, des arbres, des mouettes, des plantes, des sons, des couleurs et des odeurs. Il faut savoir l'observer, l'écouter, comprendre son langage comme les Grecs l'ont fait. L'œuvre de Sollers est parsemée de ces points d'observation sur la nature lorsqu'il se recentre sur son écriture. Souvent ces évocations libres sont comme des points de césure dans la narration, des points de distanciation où l'auteur nous montre qu'il est en train d'écrire ce qu'il vient d'écrire. Une sensation de vision directe a lieu dans le roman, un point du présent tel un éternel retour à l'écriture, au rituel des phénomènes de la nature, le vol des mouettes, les canards, les cygnes, les arbres, le ciel, les mouvements du vent.

« Elle court maintenant sur le papier, la main, cahier Clairefontaine, papier *velouté*, elle rejoint son vol toujours empêché et toujours repris, increvable, avec ses visions de fleurs, de fleuves, de lacs, de marées, de miroitements, de sérénité, d'ouverture de toute la matière. Des particules se posant sur le papier ? Sortant de lui ? Qu'est-ce qui se passe, au fond, dans cette longue amitié entre le papier et l'air, avec le papier et l'encre, comme l'eau et le sel ? Les Chinois disent simplement qu'on œuvre ainsi, par soi-même, au “renouvellement de l'immuable”. En tout cas, plutôt sur l'eau, maintenant : on sait prendre le vent, virer, rebondir, on *sillage*. J'écris à la voile sèche. »

« Avant de dormir, c'est le moment des notes jetées pour le lendemain, et puis, dans le jardin, le silence d'attente et d'appel. Il faut *prier* le silence, il vous entend. Et prier, en même temps, l'herbe, les cailloux, le gravier, la Terre, son centre et son autre côté, et aussi les fleurs et les arbres qui se replient dans leurs calices et leurs bois. Quelques mouettes crient encore leurs sarcasmes, là-bas ? Pas longtemps, c'est vite le vide. Le matin à 6 heures, sans bruit, les hérons et les aigrettes, venus du bois de cupressus proche, traversent le ciel avec le surgissement du soleil. »

Un vrai roman – 2007

Le passage du temps entre le soir et l'aube ensoleillée se fait en un instant magique : celui des mots qui tracent le paysage de l'écriture en train de lire la nature en mouvement.

Dans un autre souvenir, Sollers raconte ce moment clé où Ponge s'extasie devant les beautés de la nature : « *Île de Ré, été 1959 : Tout lui fait face*

Je suis ici depuis jeudi avec les Ponge, que j'ai ramenés de Paris. Lui a une étrange manière de voyager, scientifique, muni de cartes et de renseignements, poussé par une curiosité inaltérable qui le fait descendre de voiture, vérifier un mur, un bas-relief roman, une herbe, une fleur. Au demeurant très en forme, d'attaque, avec une décision gaie. Ravi, je crois, de ce qu'ici la lumière, le ciel et la mer varient sous ses yeux.

Ne connaissant pas l'Atlantique (sauf par une incursion malheureuse à la Pallice, dont il nous avait parlé, et quelques souvenirs de Bretagne), tout l'intéresse et lui plaît de telle manière que je découvre à mon tour des détails (il m'a dit hier : "Le vrai matérialisme, le matérialisme épicurien, c'est la préciosité, l'amour du détail"), des qualités plus simples et plus générales à l'intérieur de celles que je croyais connaître. Il faut le voir, faisant surgir un coquillage, y définir son esthétique, le palper, l'exprimer aussitôt ; il faut le voir aux prises avec le vent, l'eau, l'éclairage et répondant bravement par le langage, raccrochant la plus difficile réalité par un bout, la coinçant, hop, par un mot. Le soir nous écoutons (avec sa femme, si discrète, effacée, derrière un sourire constant, arboré comme une réponse définitive à tout) quelque musique, ou bien ce sont des promenades au clair de lune, à demi-mot.

Devise pour Ponge, peut-être : Tout lui fait face. »

Ce matérialisme épicurien se retrouve dans toutes les œuvres de Sollers telle des virgules du temps. Elles sont un moment de suspend dans la narration. Un temps pris au vol.

Lorsque Sollers décrit la femme aimée endormie, en écho au tableau de Picasso « Le rêve », je lis dans *Passion fixe* : « Beau caillou de rêve ». La poésie est ici de mise, précise, élégance du quartz. Oui, l'essentiel est là.

« Il faudrait pouvoir écrire comme ça... Racines de verbes, tiges des noms, pétales d'adjectifs, pistils de la ponctuation... Papillon sur le tout... Envolé !... Glissade... »

« Je ressors dans le soleil... Je marche dans les marais... Je rejoins l'océan par un chemin perdu dans les herbes... Personne... Je nage tout seul, là, avec trois mouettes posées près de moi... Elles s'envolent un peu, paresseusement, passent au-dessus de moi, se reposent à vingt mètres... On joue comme ça un moment dans le silence... »

« On procède par illuminations successives. »

*

Tous les extraits que j'ai choisis prouvent l'attrait de la nature pour Sollers et ces traits vifs traversent la totalité de son œuvre. Voici ce qu'il écrit dans *Le Nouveau* en 2019 : « Votre silence actif, d'une grande rapidité, transforme toutes vos perceptions en vitesse. Votre vision fonctionne au coup d'œil, mais on devrait parler aussi de coup d'oreille, de coup de toucher, de coup de nez, de coup de goût. Vous devenez un peintre immédiat sans tableaux visibles, un musicien qui a traversé le mur des sons. »

Dans son livre, *Agent secret*, publié en 2021, il commence par ce portrait :

« Contrairement aux apparences, je suis plutôt un homme sauvage, fleurs, papillons, arbres, îles. Ma vie est dans les marais, les vignes, les vagues. Qu'importe ici qui dit je. Écrire à la main, nager dans l'encre bleue, voir le liquide s'écouler sont des expériences fondamentales. Je vis à la limite d'une réserve d'oiseaux, mouettes rieuses, goélands, faucons, sternes, bécasseaux, canards colverts, hérons. Ah être un oiseau ! »

Et plus tard, il évoque à deux reprises, l'acuité de Dominique Rolin dans ses descriptions de la nature notamment dans les lettres qu'elle lui adresse. Il ne faut pas oublier que lui aussi se prête au jeu des sensations que lui accorde les verts paradis :

« Comment transformer cet espace enchanté dans lequel je suis né, en temps enchanté ? L'espace enchanté, c'est la découverte presque immédiate que la nature est divine. Baudelaire : "La nature est un temple où de vivants piliers laissent parfois sortir de confuses paroles." J'ai été habité par ça tout de suite et constamment. Nature, temple, vivants piliers, confuses paroles, parfums, couleurs et sons se répondent. Baudelaire va jusqu'à parler du "vert paradis des amours enfantines, les courses, les chansons, les baisers, les bouquets".

Dans les lettres que m'adresse Dominique Rolin, on peut voir que son sentiment de la nature est extrêmement perspicace et violent. Tenez, voici la lettre qu'elle m'a envoyée de la campagne, le vendredi 2 août 1996, à 17h45 : "les épaisseurs contrastées du vert remontent en pente vive comme une tapisserie splendide, charnelle, presque animale jusqu'au bord du ciel (...) de gigantesques buissons devenus d'année en année de vrais arbres ; un pin ; un pêcher dont les feuilles ressemblent à des ailes d'oiseau vert ; un pommier ; une glycine au premier plan ; une immense pelouse ; des rosiers ; un arbre de Judée ; etc. etc. Ce soir je suis littéralement saoulée d'air et de verdure." »

« Je lui envoie des lettres dont je sais qu'elles vont être lues et qu'elle va y répondre sur des points précis, notamment avec son vif sentiment de la nature, qui est chez elle extraordinairement développé. (...) Voici par exemple, prise au hasard, une des lettres que je lui ai adressées, celle du mercredi 13 juillet 1994, car elle avait le projet d'écrire un livre sur Vermeer : (...) »

Les tourterelles sont dans le pin parasol. Elles roucoulent. C'est le beau temps, un peu voilé ce matin, – et tout respire. Les fleurs : grands bouquet-buisson de magnolias, lavandes, églantines, lavatères, roses trémières (très hautes cette année), géraniums, rosiers. »

« Elle m'a adressée, à la date du 8 juillet 2005 : “Pas de doute, nous y sommes, toi et moi, je te vois dormir, écrire, manger du poisson, toucher tes arbres et vérifier les progrès de leur croissance. Osmose entre toi et le pin parasol, toi et l'acacia. Te voilà rassuré : la terre a bien travaillé depuis les racines et les branches toute neuves, il y a eu de la respiration, du soleil, un peu de vent mouillé et d'excellentes odeurs. Et puis du silence, de la contemplation, du sel de mer, et peut-être aussi (et même sûrement) ta présence pensée, ta concentration magique à travers les mots. Ton amour pour les arbres et la façon dont tu m'en parles me branche sur mes plus vieux souvenirs de la forêt de Soignes et ils me font trembler de plaisir.” »

« Cette révélation devant la nature, ou cette illumination, m'a donné pratiquement tout de suite ma religion fondamentale. »

Religion fondamentale, présence au monde, décalage vis-à-vis des humains suffrages et plaidoyer pour une nature sauvage et libre.

« Les lauriers sont immobiles, le ciel s'est figé en plaques grises, la marée est haute, des mouettes passent au-dessus de moi. Les fleurs respirent, le pin parasol et les acacias sont à leur place, l'herbe dans le léger vent, tout cela m'accompagne et m'accompagnera toujours. »

« Les illuminations sont toujours venues de la nature. La nature est un temple où j'ai eu des illuminations successives, qui ont persisté. Par exemple, je me revois très bien, petit garçon, assis dans le jardin, attendant ma métamorphose. On m'avait dit qu'à l'âge de sept ans on atteignait l'âge de raison. Alors j'ai attendu avec impatience le fait d'avoir sept ans, pour savoir ce qui allait se passer. Ce jour-là, il neigeait, j'ai posé ma montre devant moi, et j'ai attendu, attendu, rien. Attendu encore, rien. Tout était pareil. J'étais sidéré. Et soudain, illumination, j'ai compris que ce que j'attendais était déjà là, que le nouveau n'était pas différent de ce qui était là d'habitude, c'est-à-dire l'illumination de la raison en tant que “nouvelle raison” était devant moi »

« Je suis ivre de la nature, de ceci, de cela, je m'enivre et le reste suit. »

« Pour moi, l'arrière-pays sera toujours l'île, l'enfance, la nature, l'amour. »

Il s'agit maintenant de déambuler et de dériver dans les diverses impressions de Sollers, de naviguer dans ses livres tels des paysages ouverts et de saisir au vol son goût de la nature ; et de déployer ses variations autour d'un même thème, son intérêt pour la musique des éléments et son désir de faire résonner le clavecin bien tempéré des prés.

Le bleu du soleil

« Voilà : ce matin, le ciel, à l'est du studio, est rouge comme des braises de satin. »

Studio – 1997

« Soleil doux dans la figure. Les cloches sonnent dans le bleu. »

« Pluie toute la nuit. Matin calme et bleu. Je ne sais pas comment l'île, pendant le sommeil, s'arrange pour prendre de front toute la tempête possible. Parfois, j'ai l'impression qu'elle est allée, comme un grand navire, dériver au loin sur l'océan, pour se réamarrer en douce, le matin, pour le lever du soleil. »

« Week-end à Cassis. Soleil vif et terrasse. Masse montagnaise blanc et ocre, à pic dans l'eau bleue. Cézanne en train de peser les volumes. Bonheur. Le visage devient soleil ; la pensée, air, montagne, eau. Respiration en peinture. Les pins ont des touffes de pinceaux. »

« Beau temps bleu-blanc-vert, léger vent nord-ouest, forçant dans l'après-midi. »

« Soir de beau temps éclatant. Les nuages dans le ciel sont de grands coups de pinceau en forme d'ailes et de plumes d'ange. Très légère brise d'ouest. Lumière d'or. *Les dieux sont là.* »

L'Année du Tigre – 1999

« Le monde bleu est bien là, sphère, fleur. J'avais oublié cette grosse pierre blanche abandonnée au bout du jardin. Je vais aller l'embrasser, elle le mérite. »

L'Étoile des amants – 2002

L'eau et l'océan

« Je me vois marchant dans le bleu et l'eau vers un banc de sable, en plein midi, dans une baie entourée de sables. Je me vois un matin sur une terrasse, ou plutôt assis sur le seuil d'une pièce donnant sur une terrasse, dans l'ombre, le regard pris au loin par une vibration sèche. »

Drame – 1965

« Premières ombres sur l'eau, premiers cris bas des oiseaux.

Les odeurs arrivent : c'est le jour.

Froissement de l'océan tenu.

On sent vivre les cailloux. »

Carnet de nuit – 1988

« Premier bain de l'année dans l'eau calme. Personne sur la plage. Renouveau du souffle. »

« 6 heures. Beau temps. L'odeur vaste et heureuse de l'océan, des marais, de l'eau, du varech, de la vase, du sable. L'air *iodé* (les huîtres). »

L'Année du Tigre – 1999

« Écrire la nuit est une onde que l'océan comprend. L'océan est un immense tympan. Un dieu Pan. Je reviens, je me couche, je prends ton coude, ta main. Tu es un galet de la plage. »

L'Étoile des amants – 2002

« Attention au splendide mascaret, là-bas, vers l'estuaire et les vignes. L'eau, de bleue devient rouge, mélange alchimique de la douceur et du sel. »

Les voyageurs du temps – 2009

« L'océan est le salut, la voix salée de la terre, la sortie heureuse de la forêt obscure, la salve finale du grand concert. Vous entendez “salé”, “laver”, “lotion”, “salvation”. Tous les fleuves roulent vers l'océan avec plus ou moins de détours, et ainsi font les mots, les syllabes, les voyelles, les consonnes, les lettres, les notes. L'océan n'est pas sourd, l'érudition trompe. On se sauve en l'écoutant de très près, selon les marées. »

Beauté – 2017

Le jardin

« Imaginer un narrateur qui, toutes les cinq minutes, se trouverait, à haute voix intérieure, en train de penser “Comme c'est étonnant ! comme c'est beau !” : le gravier, les iris, l'herbe, l'océan, les arbres. Même chose depuis l'enfance. Le jardin s'est déplacé, voilà tout. »

L'Année du Tigre – 1999

« À six heures du matin, grand silence solennel dans le jardin. Le soleil rouge s'annonce, les oiseaux du bois d'à côté vont commencer à traverser le ciel. Je bois mon café là, près du puits, en regardant l'eau à peine ridée par la brise nord-est. Le soleil passe au jaune, prends en écharpe les marguerites sous le figuier, le bois blanc des chaises et des tables, les pierres basses du petit mur. On dirait que les acacias, à peine agités, viennent d'une Chine toute proche. Les marins, là-bas, déjà réveillés, vont profiter de la marée, les vitres de leurs cabines brillent, les bateaux tournent sur eux-mêmes, se rapprochent les uns des autres, se préparent à gagner le large, hésitent un moment, s'en vont. »

« Je prends ta main sous le traversin, tu respirez, tu es vivante. Une fois de plus, je me lève doucement, je descends l'escalier, et une fois de plus je sors dans le jardin la nuit pour le surprendre, et une fois de plus je vois la lune un peu boursouflée d'eau comme une cloque de peau après une brûlure, et une fois de plus je sens l'odeur des pins, de l'herbe mouillée, de l'iode, et une fois de plus le gravier glisse et pique sous les pieds nus, et une fois de plus je me demande ce que respirer veut dire. Je vais jusqu'à mon bureau, j'allume la lampe, je vois des mots devant moi. »

« En sortant vers onze heures du soir dans le jardin, sur le pas de la porte-fenêtre, j'ai eu soudain la sensation d'être enveloppé par la nuit. On devrait pouvoir dire un *coup de nuit*, comme on dit un coup de vent ou un coup de soleil. »

L'Étoile des amants – 2002

« Comme une fois de plus, je suis merveilleusement seul et qu'une grande étrangeté me gouvernent, je vais faire un tour dans le jardin d'à côté. Je me branche sur ondes mentales ultra-courtes, j'ai besoin de visions, de sons. Ces giroflées, par exemple, je les vois pour la première fois dans leur note aiguë jaune et brune, et c'est comme si je pénétrais mes rétines. Je préfère qu'elles ne se décollent pas, bien que je puisse marcher très bien, au nez, dans le noir. Tiens, elles sont tout à coup géantes, ces giroflées, elles viennent du fond des temps, gaies, imposantes, menaçantes, rafraîchissantes. Le mot *giroflée* me plaît, il entraîne avec lui le clou de girofle, et, du coup, j'ai l'impression de manger ces fleurs, je les bois. »

« L'île, mélangeant sans cesse le ciel et l'eau, est aussi une bulle, un cercle, une sphère. Pour l'instant, mon attention se porte sur les rosiers en puissance et sur le laurier qu'il faut dégager d'un lierre grimpant étouffant. Le séjour a la clé des saisons, il ouvre des portes d'air. Les ombres sont courtes, les vitres de la maison flambent. »

Les voyageurs du temps – 2009

Les oiseaux

« Soudain un faucon sur la digue d'herbe devant moi : il pique, il chasse. Je passe quand même des heures à regarder les oiseaux en levant la tête de la page que je suis en train d'écrire. Pas de plus grand bonheur pensable. De temps en temps, à la jumelle, la vie des hérons. »

L'Année du Tigre – 1999

« Les poissons, les oiseaux disparaissent sans laisser de traces, on ne sait pas quand ils meurent ni quand ils dorment, leurs trajets obéissent à des lois cachées. »

Passion fixe – 2000

« La même mouette est là, sur son piquet, en face, tournée vers la lumière montante, et, le soir, vers le couchant. Les oiseaux ont leur durée propre, les poissons et les buissons aussi. »

L'Étoile des amants – 2002

« Très exactement à 20 heures, alors que tout est calme et sans vent, un cygne sauvage blanc vient se poser sur le lac intérieur, juste en face de moi, pendant que j'écris ces lignes. Tu as le bonjour de Zeus, d'Apollon, ou de quelque chose comme ça. Il plonge son cou dans l'eau, il dîne, il se nettoie, il dérive lentement, son indifférence et son élégance harmonise les rives. Le soleil se couche en or, le cygne flotte sur son reflet. Il n'y a rien à ajouter, sauf que lui, ou un autre, c'est-à-dire le même, reviendra un soir ou l'autre, au même endroit de sel et de mer mêlée au soleil. »

Les voyageurs du temps – 2009

« Tous les soirs, vers 20 heures, le ballet aérien des mouettes a lieu devant moi. Ce sont mes augures. Elles planent, se renversent, s'offrent, montrent le bout noir de leurs ailes, se taisent très fort, se frôlent, se dispersent, disparaissent, ressurgissent et, de temps en temps, bec ouvert, crient ou ricanent. Elles foncent sur moi, arrivent tout près, salut, adieu, c'est comme si elles connaissaient l'endroit, l'écluse, les toits, comme si elles savaient que quelqu'un les observe. Elles sont inexplicables, mais font signe, dans le genre "on ne dit rien, surtout !". Elles sont clairement divines. Leurs larges cercles, par pans inclinés rapides, sont un tissu d'équations. À cette heure, elles ne chassent plus le poisson, ne piquent pas vers l'eau, se contentent de voler pour voler, mais pas n'importe où, *ici*, rite et prière. C'est bouleversant de beauté. »

L'Éclaircie – 2012

« Eh bien, l'élément nouveau, pour qui sait le ressentir, est que la Nature elle-même se radicalise et se crypte. Ces treize mouettes (pas une de plus) forment un rébus. Les sept suivantes criaient un message. Cet acacia tient à répéter qu'il résistera à tout. Cette marée montante est décidée à couvrir d'oubli toutes les souillures. Cette encre bleue, sur le papier blanc, poursuit ses lignes codées. Ces moineaux ont leurs trajets fulgurants, mais compréhensibles. Ces deux colombes, posées sur le puits, ne se quittent pas, et pour cause. Le lierre prophétise et répond au laurier, les roses chantonnent, l'horizon écoute. »

« Les anciens Grecs connaissaient ce cryptage. Les revoilà, et leurs dieux ne sont jamais partis dans l'au-delà. Vous êtes leur mortel choisi pour les entendre. Ils vous attendaient, ils vous contactent. »

Beauté – 2017

« La mouette fonce droit sur moi, s'écarte au dernier moment, et passe au-dessus de ma tête. C'est la première fois que je vois une mouette se conduire ainsi. D'habitude, elles volent ensemble un peu plus loin, surgissant comme des fusées qui explosent à droite ou à gauche. Sinon, rien de particulier, ciel gris-blanc, brise d'ouest légère. Je sais pourtant qu'un mouvement de fond a eu lieu, que quelque chose s'est dit, et continue à vouloir se dire. D'où venait cette mouette spéciale ? Aucune agressivité, juste un signal. »

« En voilà une dizaine, maintenant, de droite à gauche. Elles écrivent leur passage, le paysage ne le retient pas, on a l'impression qu'il a un mot, un seul mot, sur le bout de la langue. Si vous pensez qu'un paysage n'a pas de langue, c'est que vous n'avez pas su l'écouter. Il en a une, surtout près de l'océan, ou bien en bateau. Les voiles savent ça, la connaissance des vents aussi. Pas besoin de traduction, c'est tangible. »

Le Nouveau – 2019

Les arbres

« *Le coin des acacias*. Division de la lumière, onglée, sèche. Malaise du figuier, pensée de l'acacia. C'est contre lui, autrefois, que le chat se faisait les griffes. »

« *Le jeune acacia remue*. Comme s'il remerciait le temps, le regard, le temps du regard. »

Carnet de nuit – 1988

« Le printemps a jailli, les marronniers sont en fleur, les arbres de Judée font de Paris une ville violette. »

Passion fixe – 2000

« Nous sommes donc au début du sixième millénaire et non pas du troisième, ce qui ne fait ni chaud ni froid aux rosiers, aux peupliers, aux magnolias, aux cèdres, aux figuiers, aux ifs, aux saules, aux palmiers, aux lauriers, aux pommiers sauvages, aux noisetiers, aux platanes pourpres, aux chênes, aux pins parasols, aux ormes, aux trembles, aux tilleuls, aux oliviers, aux fougères, aux mousses, au lierre, aux marronniers. Prenons le petit chemin, là, sur la droite. Perdons-nous un peu dans la forêt, jusqu'au fleuve surmonté de vignes. Rassemble ça en toi, avant de revenir dans les villes. Tu en auras besoin pour tenir le coup. »

L'Étoile des amants – 2002

« C'est immédiat : je ne peux pas voir un cèdre, dans un jardin ou débordant d'un mur sur la rue, sans penser qu'une grande bénédiction émane de lui et s'étend sur le monde. La foule est bénie, les autobus, les camions, les voitures, les poubelles, les vélos, les scooters sont bénis. Les plus laids et les plus laides sont bénis, et aussi les vieux, les enfants, les jeunes, les femmes enceintes, les malades, les fatigués, les pressés, les rares heureux, les désespérés. Ils passent tous et toutes sous le cèdre, ils ne le voient pas, sa bénédiction silencieuse, verte et noire, filtre l'espace. On ne sait pas d'où lui vient cette tranquillité, cette ramure de sérénité. »

« Tu reviendras sans arrêt sous cet arbre. Il a beau y avoir, dans le jardin, des acacias, des noisetiers, un magnolia, un petit bois de bambous, des chênes, c'est ton endroit préféré. Tu vois cet arbre, tu le respirez, tu crois l'entendre, tu le rêves. Tu peux te cacher dans les fusains, mais le cèdre, lui te rend invisible. Tu entres dans son cercle, tu disparais à leurs yeux, pas vu pas pris, caverne à l'air libre. »

« Tu marches beaucoup, tu dors beaucoup, tu regardes le sol avec une avidité constante. Tu deviens expert en brindilles, en feuilles mortes, en mottes, en débris, en fourmis. Tu décides que la nature est un temple, et tu n'envies pas les marchands du temple. Les arbres sont les piliers, les bois des cathédrales, les buissons des autels, les nuages des mots du ciel. »

L'Éclaircie – 2012

La musique

« Ces bambous me plaisent. Ils poussent pressés, drus et hauts, comme des touffes et des tubes de musique venus de l'autre côté de la planète. »

Passion fixe – 2000

« Les couleurs, les sons, les goûts, les parfums se répondent. Voici mon échelle des couleurs : bleu, blanc, jaune, vert, violet, rouge, noir. Le bleu est lavande et piano, le blanc sel et tambour, le jaune hautbois et miel, le vert trompette et menthe, le violet contrebasse et vin, le rouge batterie et sang, le noir clarinette et huîtres. Le sel d'océan a la composition du sang. »

Les voyageurs du temps – 2009

« On ne sort pas, on ne voit personne, l'eau, les livres, les oiseaux, les arbres, les bateaux, les cloches, le silence, la musique, on est d'accord sur tout ça. Jamais assez de temps encore, encore. Tard dans la nuit, une grande marche vers la gare maritime, et retour, quand tout dort. Je me lève tôt, soleil sur la gauche, et voilà du temps, encore, et encore du temps. »

« C'est *en musique* qu'on observe, devine, démasque, trouve. »

Trésor d'amour – 2011

« Marcher souvent pieds nus dans le noir, écouter les murs, les parquets, les tapis, les dallages. Choisir des angles de vue selon les couleurs, toucher du bois, discerner des odeurs, saisir des parfums de femmes dans le cou ou derrière les oreilles. Éprouver en profondeur la toile, le coton, la soie, les feuilles, les galets, le velours. Écouter, du plus près possible, la main gauche d'un grand pianiste. »

L'École du mystère – 2015

« S'il sort de son bureau, le moindre jardin se change en musique. Le gravier est un clavecin, la pelouse un piano, le pin parasol un violoncelle, l'acacia un violon, le laurier un basson, le rosier une clarinette. Le concert silencieux est constant, même sous les étoiles. Une éclipse de lune le confirme, puisque la lune, à ce moment-là, passe au rouge sur l'horizon. Le Philosophe, concentré, sait calculer ses éclipses. »

Désir – 2020

Le temple de la nature

« Je n'avais plus qu'à me rouler gentiment dans l'herbe et dans la rosée. Des kilomètres de prairies respiraient dans le petit jour, des chevaux commençaient à courir les uns près des autres. J'ai mâché des touffes serrées, je les ai recrachées, c'était bon, frais, absurde. La Nature est une splendeur d'ironie. »

Passion fixe – 2000

« Je dors et je ne dors pas, la nuit est devenue un fleuve impalpable, je suis dans les yeux de la nature, je vois avec son rythme, dans un demi-rêve éveillé. C'est une immense tapisserie vivante aussitôt détruite, recomposée, brûlée. Des ciels défilent et se transforment, bleus, blancs, gris, noirs, rouges, enflammés, de vrais chefs-d'œuvre de la peinture en direct. Arbres et feuillages, plages, prés, marées. »

Une Vie divine – 2006

« Si tu attends comme il faut, les choses viendront à toi d'elles-mêmes, elles ne peuvent pas faire autrement. Tu les connais, tu leur donnes leurs noms, elles sont soulagées d'en avoir un, elles respirent. Même sous des kilomètres de béton, elle se souviennent de leur âge d'or, et du pur esprit qui s'accroît sous l'écorce des pierres. Là, les fleurs parlent, le bois résonne, les rochers dansent, le bronze et le fer s'activent, il y a des rivières de miel, le lion et l'agneau reposent ensemble. Le vent, dans les feuillages, porte des messages, que les oiseaux traduisent jusque dans les montagnes. Les fleuves connaissent l'océan dès leur source, la beauté gratuite. Tout cela reviendra un jour. »

Beauté – 2017

« Dans le jardin de sa maison au bord de l'eau, le Philosophe a son laurier préféré, dont il aime froisser les feuilles pour les respirer. Même geste avec les touffes de lavande. Il a, dans son bureau, une petite montagne de galets ramassés sur la plage, dont il se raconte qu'ils ont des millions d'années d'existence, et une dizaine de plumes de mouettes plantées dans un vase en émail cloisonné vert. À partir de là, chaque geste à sa chanson, et tout mouvement de pensée son rythme. Il a confiance dans le désir de sa pensée qui réjouit sa jeunesse. »

« Le Philosophe se remercie humblement d'exister. Il salue les arbres, les oiseaux, les marées, les étoiles, les brises, les fleurs. La pensée est un remerciement constant, rien d'autre, et son intensité envahit le corps tout entier, dans ses moindres ramifications nerveuses. Le cœur peut s'arrêter, la pensée vivra. »

Désir – 2020

Les Grecs

« Je me balade dans la Nature, je constate qu'elle aime à se dévoiler, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que, peut-être, elle ruse. "La Physis aime à se cacher", dit un vieux Grec. Il n'est pas impossible que plus elle est fouillée, plus elle disparaît. La Nature se déploie, la Physis surgit et se retire, le "mystère de la foi" n'existe pas pour les anciens Grecs, à moins de les écouter de plus près. »

« Le *De rerum natura*, de Lucrèce, a survécu par miracle. Des moines ont pu lire cet éloge d'Épicure, et n'y voir que du feu :

"La vie humaine, spectacle répugnant, gisait sur la terre écrasée par la religion, quand, pour la première fois, un homme, un Grec, osa la regarder en face, et l'affronter enfin." »

L'École du mystère – 2015

« J'en suis toujours là, dans une sorte de prière continuelle. J'attends que le jour se lève, ou plutôt se déploie, pour respirer au pied d'un laurier des taches de soleil, qui deviennent, peu à peu, des flaques. Une voix (ce n'est pas tout à fait la mienne) prononce distinctement "Les dieux sont là", ou "Le Dieu est là". »

Le Nouveau – 2019

Fleurs

« Les roses de Bordeaux. Tu voulais voir des roses ? Oui, celles au commencement des plants de vigne, les plus belles à jamais, celles qu'on boit. »

Carnet de nuit – 1988

« Le pin, le prunier, le bambou, le chrysanthème sont subtils, endurants, indépendants. Les oiseaux qui leur correspondent sont les goélands, les aigrettes, les oies et les canards sauvages. On passe du parfum discret de l'hiver-printemps au *parfum tardif* de l'automne. La grande fleur concurrente et éclatante est, bien entendu, la pivoine, qui, elle, est comparée au phénix ou au paon. Qui n'a pas vu un massif vibrant de pivoines en sortant de la visite, en Chine, d'un tombeau froid de l'époque Han n'a rien vu. »

« Je regarde cette branche du prunier en fleur, avec, sur sa gauche, les idéogrammes d'un poème. La peinture *égrène* les pétales comme des notes de musique. »

Mouvement – 2016

« La nature est pleine de mouvements plus ou moins cachés, le plus souvent presque imperceptibles. Regardez ce rosier immobile : trois bourgeons, à peine visibles, donneront, dans trois jours, trois roses rouges admirables. Essayer d'entrer dans cette éclosion et sa discrétion nocturne. Écouter mieux son désir. »

« La rose n'est pas c'est pourquoi, elle veut être vue, entendue, caressée du regard, respirée, contemplée, rêvée, imaginée, transposée, offerte. »

Désir – 2020

Le vent, l'orage

« C'est de nouveau le grand calme, le parfum des lauriers flottent dans le jardin. Une ombre plane sur l'eau bleue, à peine un léger nuage. Je devais faire ce que j'ai fait, je n'ai pas besoin de savoir ce que je ferai plus tard. La nuit a été tranquille, et, une fois de plus, j'ai embrassé l'aube d'été. C'est aussi simple qu'une phrase musicale. Maintenant, la brise du nord-est, ma préférée, se lève, et, rapide, une mouette, très reconnaissable, traverse le ciel. »

Mouvement – 2016

« Dehors, c'est de nouveau dimanche, mais la tempête fait rage. J'ouvre la porte, je rentre, et, aussitôt, la vérité du grand merveilleux silence est là. »

Le Nouveau – 2019

Montage : Lionel Dax

*Extraits d'un livre à paraître en mai 2022 : Dialogue aux Éditions Ironie
où Lionel Dax a regroupé tous ses essais sur la littérature de Voltaire à Sollers
Lecture et signature à la Galerie Le Passage le jeudi 2 juin 2022 de 18h à 20h
Avec Hervé Rouxel qui signera son nouveau livre aux Éditions Ironie : Symptômes*